

ges également. Les emplois restés saisonniers sont pourvus plusieurs années de suite par les mêmes salariés pour des périodes allant de quelques jours à quelques mois.

Les femmes semblent assez nombreuses, signe qu'elles sont déclarées et bénéficient d'une couverture sociale, ce qui n'est pas le cas dans toutes les sociétés des environs. Sur les 145 noms du "*Registre d'Ouvriers*", on relève 12 Italiennes, 6 Françaises et 6 Belges. Ces 24 femmes sont démouleuses, pour la plupart, avec une "aide-briquetière" et une "conductrice d'excavateur", Elisabeth Béqué, née Soenen..

Les logements de fonction abritent 62 personnes en 1931 : 27 travaillent à la briqueterie, dont 3 célibataires, 6 femmes ou filles. 23 enfants et 9 épouses sans profession habitent aussi dans la briqueterie, avec un couple de retraités et un jeune homme employé à l'extérieur. A côté de plusieurs couples sans enfants, quatre familles nombreuses vivent et travaillent sur place : dans l'une, on compte deux fils de 19 et 20 ans, une fille de 16 ans, tous trois à la presse avec le père, et quatre autres jeunes enfants. Parmi les enfants de ces familles, on reconnaît les noms de futurs travailleurs de la briqueterie, y compris des ouvriers qui resteront jusqu'à la fin.

Dès 1924, le fils de Dominique, Jean, âgé alors de 16 ans, assurait la comptabilité. Son père se reposant sur lui très tôt, c'est lui qui mènera l'entreprise au succès, puisqu'elle subsistera jusqu'en 1973. Après la seconde guerre mondiale, Jean Mattioda va se mettre à la brique creuse : les fondations et les fosses des pavillons restent en briques pleines traditionnelles, les murs sont montés en grandes briques creuses, plus légères, plus rapides à travailler, les plafonds des caves sont constitués d'éléments creux et plats, les hourdis, posés entre des poutrelles de fer.

Les tuyaux, boisseaux de cheminée et les briques

réfractaires ne sont pas produits par la maison, mais la connaissance de ces matériaux plus fragiles et plus spécialisés que la brique pleine permettra de modifier la production face au déclin des années soixante. La brique de parement continuera plus longtemps que la brique classique, rebattue ou non. La terre rouge des terrains de tennis commencera à être produite en 1960 : Sottieux, un Belge d'Andilly, faisait une première cuisson dans un four à ciel ouvert, à la flamande, puis on repassait la terre déjà en partie cuite au four annulaire d'Ezanville, avant de la piler très finement.

En 1963, une vingtaine d'employés émargent, des Belges et des Italiens d'avant-guerre sont toujours là. De nouveaux Italiens les ont rejoints et l'on note l'arrivée de quelques Espagnols et Portugais dans la profession.

Malgré les améliorations, le travail reste très dur : ce sont encore majoritairement des salariés d'origine étrangère qui le pratiquent. Les salaires, cette année-là varient entre 500 et 900 F³⁰. Aux presses et au four, les rémunérations restent fonction de la production, également partagée au sein des équipes. Une "*prime de fin de campagne*" est versée en décembre. Patrons et ouvriers cotisent pour la sécurité sociale, pour une retraite complémentaire et pour l'assurance chômage. L'entreprise se modernise : l'excavation des terres, leur transport et leur moulage sont automatisés. En 1963, la production atteint couramment 300.000 briques par équipe et par mois. Un séchoir-tunnel au fuel est installé en 1967. Le four est agrandi.

Mais la diffusion des méthodes de construction industrielle, béton et acier, fait chuter la production de la brique. Nombre de concurrents ont fermé, Jean Mattioda va chercher des clients en Angleterre, pays resté plus fidèle à la construction classique et bien

³⁰ Soit 3.500 à 6.500 F de 2001 ou 540 à 990 €